

ALEXANDRE POUCHKINE

ŒUVRES COMPLÈTES
TOME DEUXIÈME

ŒUVRES POÉTIQUES

SECOND VOLUME

VOLUME PUBLIÉ
SOUS LA DIRECTION D'EFIM ETKIND

ETUDE PRÉLIMINAIRE
ET NOTES D'EFIM ETKIND



L'AGE D'HOMME

1981

LES TRADUCTEURS

Nous donnons des notices biographiques (dans la majorité, autobiographiques) de plusieurs traducteurs qui ont participé à cette édition des œuvres poétiques d'Alexandre Pouchkine; elles sont suivies de quelques phrases sur l'art de la traduction en vers, afin que les lecteurs puissent se rendre compte de l'attitude pratique et théorique des membres de l'équipe, qui, pendant trois ans (1977-1980), a travaillé avec assiduité et acharnement pour recréer les poésies de Pouchkine en langue française et en vers français.

Efim Etkind

Gabriel AROUT (AROUTCHEFF)

Né à Rostov (Nakhitchévan), Russie, le 28.1.1909, où il demeure jusqu'en 1921.

D'origine arménienne, de nationalité russe, il devient français par naturalisation en 1929. Enfant, il est témoin de la guerre 1914-1918 (les Allemands ont poussé au-delà de Rostov) — et de la Révolution.

En 1921, avec son beau-père et toute sa famille, il émigre librement en France. Il y fait ses études. Bachelier, il obtient sa licence de lettres à la Sorbonne en 1930.

Gabriel Arout a écrit près de 30 pièces de théâtre. La plupart ont été traduites et jouées dans de nombreux pays du monde. En outre, Gabriel Arout a participé à une trentaine de films en qualité de scénariste-dialoguiste, parfois même d'acteur.

Il a traduit des romans et des poèmes: Viï (Gogol), L'Idiot (Dostoïevsky), Le Moine Noir (Tchékhov), Boris Godounov (Pouchkine), Mozart et Saliéri (Pouchkine);

Poésies d'André Biély, de Blok, d'Essenine et d'autres poètes russes du XXe siècle.

Il prépare un livre: "Est-ce que c'est moi?"

Il y a trop à dire sur la traduction poétique, pour en parler en peu de mots. Pour certains traducteurs, il s'agit de s'en tenir le plus près possible du texte et ils sont sûrs de leur fait. D'autres tentent une récréation des poèmes, toujours aléatoire comme toute tentative. Je suis plutôt partisan de la restitution. Mais comment se mettre d'accord pour la définition de ces trois manières?

Wladimir BERELOWITCH

Né en 1946, dans la banlieue parisienne, de parents russes (père exilé en 1924, mère émigrée en 1920). Etudes de russe à l'Ecole Normale supérieure de Saint-Cloud et à la Sorbonne. Agrégé de russe, actuellement professeur de russe au Lycée Honoré de Balzac, à Paris. Marié, un enfant. Depuis 1974, traduction d'œuvres russes en prose, notamment pour les Editions l'Age d'Homme: "Le journal de Kostia Riabtsev" de Nicolas Ognev (à paraître) et quatre ouvrages d'Alexandre Zinoviev. Parallèlement, travaille dans le domaine de l'histoire contemporaine au Centre d'Etudes sur l'URSS et l'Europe Orientale de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

Que la traduction de la poésie russe doive être faite en vers ne fait pas pour moi l'ombre d'un doute. Traduire Pouchkine ou Mandelstam en vers libres ou en prose prenant l'apparence purement graphique de la poésie, ce serait un peu comme si on récitait les airs d'un opéra de Mozart sans les chanter.

En traduisant Pouchkine, on se surprend à jouer, à sauter allègrement de "La chanson de Roland" à Victor Hugo, en passant par le XVIIIe français. Ici, tous les coups sont permis, ou presque, à condition qu'ils soient gagnants, car traduire un poète du XIXe pour un public du XXe tient d'un jeu un peu fou, où l'adversaire (c'est-à-dire le lecteur) est

aussi peu respectueux des règles que le traducteur: il n'a d'autres exigences prévisibles qu'un bagage culturel commun et la curiosité du nouveau. Ce nouveau n'étant ici rien moins que Pouchkine, je terminerai en disant qu'avant de procurer les plaisirs énumérés, la traduction est d'abord une torture, car peu d'activités sont prises dans des tenailles aussi implacables: la nécessité d'une inspiration et d'une liberté d'invention de tout instant, en même temps qu'un faisceau de contraintes très serré. Imaginons un joueur d'échecs auquel on imposerait à l'avance un coup sur trois, auquel on interdirait certaines cases, tout en lui demandant d'inventer des variantes nouvelles et de gagner, et l'on aura l'idée de la situation peu confortable du traducteur, dont l'ultime plaisir, en définitive, est peut-être la folie même de son entreprise.

Jean BESSON

Né en 1927. Diplômé d'études supérieures de droit, de sciences politiques, de l'Ecole des Langues Orientales. Cadre supérieur dans un organisme de Sécurité sociale. Passionné par les problèmes de l'écriture et par la poésie populaire.

Traduire en vers bien sûr, mais traduire "poétiquement", pour que le lecteur français vibre comme à un poème de Chénier ou Musset... ! Tâche impossible et fascinante. Traduisant les poésies "populaires", j'ai pris quelques libertés avec les règles prosodiques (diérèse, e muet, hiatus...). Dans *Soir d'Hiver*, "envoler" s'est imposé sous une forme transitive, qui est une faute, mais si expressive ("Où la syntaxe est violée... là, combien de fois le lecteur frémit" – Aragon, Préface des *Yeux d'Elsa*).

Jean-Marc BORDIER

Né en 1940. Professeur de langue et littérature russe à Poitiers. Son recueil de poésies "Une lumière entre les mains" (1960) a été bien accueilli par le public et la presse.

A traduit des poésies serbes et russes; parmi ces derniers — Lermontov, Blok, Essenine, Voznesenski, Rein, Sapguir.

Personne ne songe plus à dissocier le fond de la forme. Alors quelle justification aux traductions littérales? Y-a-t-il pire trahison que la fidélité aux mots privés de toute corrélation musicale ou sémantique?

Bien sûr, la translation intégrale est impossible. Mais quel musicien saura donner toute la musique que Beethoven avait dans la tête? Et dans sa langue d'origine le poème ne connaît-il pas autant de fortunes diverses que de lecteurs?

Il faut se battre longtemps, douloureusement pour pouvoir ouvrir sa propre langue à une autre expression. Et sans jamais savoir si l'on parviendra avec un relatif succès au bout du poème. Car il y en a qui ne livrent jamais leur dernière strophe ou leur ultime vers, et la longue peine perdue laisse alors un goût amer.

Puis l'on se sent toujours si loin des hauteurs de l'original, on est frustré, furieux contre soi de ne pas savoir faire mieux. Dure leçon d'humilité!

Mais au fait, quand on écrit ses propres poèmes dans sa propre langue, ne traduit-on pas par des balbutiements la confuse rumeur que l'on perçoit de l'harmonie universelle?

Maurice COLIN

Né en 1913. Lecteur de français à l'Université de Fribourg-en-Brisgau. Agrégé d'allemand (1935). Professeur au Lycée de Chaumont, Dijon. Professeur de langue et littérature russe à l'Université de Dijon.

Principales traductions: Griboïédov: Le malheur d'avoir de l'esprit; Fables de Krylov (traductions et commentaire), Eugène Onéguine.

Sauf sur le point précis des alternances masculine/féminine, je m'en tiens le plus possible aux règles de la prosodie classique (au sens large, XVIe-XIXe siècle). Je sais bien que cette prononciation diffère un peu de l'actuelle, mais voici mes raisons:

a) au cas contraire, chacun dit et fait ce qu'il veut. C'est l'anarchie.

b) Pouchkine et tous ses contemporains russes ou européens n'ont jamais alors (sauf le dernier Hölderlin à la fin de sa vie) bouleversé la prosodie. Pouchkine moins que tout autre. Ce serait donc un anachronisme.

c) Notre laxisme actuel que nous prenons pour du génie n'en est en réalité que le reflet d'un laisser-aller général qui n'aura qu'un temps et qui finira d'ailleurs très mal. En réalité ce laxisme pêche contre l'humanisme tout court.

Toute cette nouvelle écriture ira très vite rejoindre dans les oubliettes toutes les vaines productions de la décadence.

Il en va de la prosodie comme de la langue en général, comme de tout. Le jour où l'on supprime les garde-fous, la chute est imminente; Pour ma part, je n'entends pas m'y associer.

Jacques DAVID

Né à Tours le 12.6.1911.

Etudes secondaires: Lycée Descartes, Tours.

Etudes supérieures: licence ès lettres (enseignement); licence en droit. Stage au barreau de Poitiers.

Enseignement: allemand (Poitiers, 4 ans; Beyrouth, 1 an); français (Wurzburg: lycée, puis université, 3 ans).

Publication d'une anthologie bilingue de la poésie russe, 1947-49.

Trente-deux ans de fonction à Interpol — Secrétariat général: rédaction de la revue internationale de la police criminelle; traduction de textes juridiques et techniques à partir des langues suivantes: allemand, espagnol, portugais, langues scandinaves, russe; et vers de l'espagnol, de l'allemand et du russe.

Nombreux articles littéraires et juridiques.

Essais poétiques.

Nombreux voyages et séjours dans la plupart des pays d'Europe et du Proche-Orient.

Monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir. Jean Giono, sans le vouloir, faisait, en prose, de la poésie. Tourguénev et Paul Fort aussi — mais délibérément. Chez

Romain Rolland la prose rythmée de Colas Breugnon n'est pas, pour autant, lyrique. Celle, non rythmée, du début de Jean-Christophe, en revanche, est de la poésie. Ces cas marginaux peuvent-ils servir de référence à qui entend traduire "en prose" une œuvre fondée sur les règles de la prosodie ? Peut-être, s'il vise un public d'étudiants en philologie. Certainement pas s'il s'adresse à des esprits en quête de communion verbale, voire de "musique avant toute chose". La formule qu'il peut adopter à leur égard comporte, hélas, bien des risques. Le pire étant une reconversion du poème étranger en un "produit" du florilège national, dépouillé de toute saveur spécifique. Sans aller aussi loin dans la trahison (involontaire), la formule peut conduire à des altérations ou omissions fâcheuses ; surtout quand elles concernent le jeu d'images de poètes visionnaires (comme il en est tant en Russie). Elle n'en offre pas moins un mérite qui, pour le traducteur, doit finalement l'emporter : au prix d'un labeur passionné, passionnant — notamment lorsqu'il a lieu en équipe — cette option peut sinon intégralement, du moins un peu mieux que toute autre formule, rendre les images, la métrique, le tempo, l'atmosphère dans les cas les plus fastes les sons et le jeu des rimes — de l'original elle a donc plus de chances d'établir la communication, la communion, le "passage du charme", sans lequel toute prétention à la poésie prend figure d'escroquerie verbale.

Claude ERNOULT

Claude Ernoult, né en 1930 dans le Nord de la France, est, depuis vingt-cinq ans, un professionnel de la radio-diffusion.

Il a appris la langue russe en autodidacte, à plus de quarante ans. Grand lecteur et parfois auteur de poésie, il s'est attaché alors à connaître la poésie russe.

Entre les deux grandes traditions de la traduction poétique française, celle, respectueuse de la métrique, antérieure au XIXe siècle, et celle de prose poétique mise en honneur par Baudelaire et Mallarmé, il s'est essayé à actualiser la première à partir de poèmes de Iossif Brodsky et de Pouchkine.

Katia GRANOFF

Née à Nikolaëv en 1895, j'ai passé mon enfance à Odessa. Orphelines adolescentes, ma sœur et moi, nous vînmes habiter la vaste maison du grand-père maternel ; mais bien-tôt, nos tuteurs nous envoyèrent à Lausanne en pensionnat. J'obtins ma licence ès lettres à l'âge de dix-huit ans. Nous nous installâmes à Genève.

Genève était devenue le nid de la révolution russe en marche. J'y rencontrais souvent Lénine et ses amis, futurs ministres de l'URSS.

J'avais passé mon enfance au sein d'une famille opposée au régime tsariste, imbue des idées libérales et, pour ce temps-là, révolutionnaires. Cette classe de la société russe avec ses poètes, ses penseurs, ses humanistes et ses lutteurs héroïques, a préparé la révolution et fut la première emportée dans ses torrents impitoyables.

Par la suite, je m'installai à Paris où je devins secrétaire au Salon des Tuileries, nouveau salon qui exposait les meilleurs artistes contemporains.

Ma vocation définitive était, dès lors, fixée.

Je ne saurais tracer de ligne de partage entre l'animatrice de galeries et le poète qui se trouvent unis et confondus en moi.

Pour entreprendre une traduction lyrique, il faut, avant tout, être poète soi-même et puis posséder les deux langues, non seulement comme des langues apprises mais comme des langues vécues, et bénéficier enfin du don de traducteur, c'est-à-dire d'un don médiumnique.

Je me dis parfois que si je suis venue des bords de la mer Noire sur les bords de la Seine, c'était pour apporter à la poésie française le message du lyrisme russe.

Les poètes russes, prestigieux traducteurs, ont enrichi leur patrimoine de chefs-d'œuvre étrangers ; je souhaitais que les trésors de la poésie russe entrent à leur tour dans le domaine poétique français.

Mais devenue acrobate littéraire, comment retrouver la démarche poétique personnelle ? Je me jurais de ne plus rien traduire et de me contenter, en poésie, de mes ressources personnelles, si modestes soient-elles.

Ce serment a cédé devant l'insistance du professeur Etkind qui me chargea d'une tâche que j'acceptai et dont le lecteur pourra mesurer l'ampleur et la difficulté.

Eugène GUILLEVIC

Eugène Guillevic, né en 1907 à Carnac, poète de "l'après-surréalisme", auteur de nombreux recueils lyriques tels que: Terraqué (1942), Amulettes (1946), Exécutoire (1947), Les Chansons d'Antonin Blond (1949), Coordonnées (1950), Envie de vivre (1951), Terre à bonheur (1952), Trente et un sonnets (1954), Paroi (1970), etc. Eminent traducteur de poésie, Guillevic a traduit des poètes hongrois (Ady, Arany, Vajda, Somlyo, Gellert, József, Weöres...), russes (Koltsov, Krylov, Ap. Grigoriev, Apoukhoutine...), allemands (Brecht), etc.

Il n'y a que des cas d'espèce. On peut cependant formuler deux règles générales quant à la traduction des poèmes :

— la première, qui va de soi, c'est que le traducteur doit s'effacer devant le poète traduit, qu'il ne doit pas être visible,

— la deuxième, qui est un corollaire de la première et qu'il faut toujours se rappeler tant on a facilement tendance à la violer, c'est que traduire n'est pas interpréter et que, par conséquent, il ne faut pas mettre dans la traduction plus de clarté qu'il n'y en a dans l'original.

Principe: il faut être poète pour traduire un poème. A chacun son métier: au peintre de peindre, au chirurgien d'opérer, au poète d'écrire des poèmes. Or, qu'est-ce que traduire un poème, sinon écrire, d'après un modèle, un poème conforme au modèle? On ne voit pas pourquoi et comment des diplômés universitaires ou autres titres confèreraient à quelqu'un le don poétique, le don de manier le langage de telle façon que celui-ci accède à la dignité du poème.

... Quelquefois je crois y être et voici qu'un mot, une image me révèle que je n'y suis pas encore. Un nouvel effort, une nouvelle étreinte avec ce poème existant et n'existant pas encore et peut-être... Et il faut tout recommencer, car maintenant que je vais le tenir, ce poème, je sens que le moule choisi ne convient pas: le mètre ou la façon de rimer ou l'allure ou le ton...

En somme, traduire un poème ressemble beaucoup à écrire un poème. Et quand il écrit son poème, quel poète peut affirmer qu'il connaît le texte original qu'est cette

matière informe qui se présente à lui pour forme par le dire, cette espèce de monstre ou de viscère géant qu'il doit avaler pendant qu'il est lui-même la proie ?

(Guillevic, *Mes Poètes hongrois*, Budapest, 1967)

André MARKOWICZ

André Markowicz est né le 29 septembre 1960 à Prague. A Paris depuis 1964. Etudes secondaires au Lycée Van Gogh à Ermont. Etudes de lettres à la Sorbonne. A traduit des textes poétiques d'auteurs latins (Catulle, Virgile) et russes classiques (Delvig, Gneditch, Vénévitinov, Fet, Lermontov, Pouchkine) et modernes (Pasternak, Zabolotski, Brodski, Bagritski, Maïakovski).

Georges NIVAT

Georges Nivat, né en 1935, professeur de littérature russe à l'Université de Genève, traducteur et essayiste. Auteur d'ouvrages sur Andreï Biely, sur Soljenitsyne, sur "le mythe russe". A traduit deux romans de Biely en prose rythmée (Pétersbourg et Kotik Letaïev), plusieurs romans de Soljenitsyne, un essai de Siniavski (Dans l'ombre de Gogol). S'est exercé à la traduction poétique de différents poètes russes: Goumilev, Akhmatova, Pasternak, Mandelstam, Brodski.

Traduire la poésie de Pouchkine: une gageure, un anachronisme, un délit... mais aussi une passion d'amour. La transparence d'écriture, l'humour scintillant, la vigueur philosophique de Pouchkine resteront invaincus, cela est presque sûr. La traduction poétique ne peut être qu'allusive: elle fait référence à un texte original qui lui-même

fait référence à un texte premier, non écrit, le pays de “glossolalie” dont rêvait Andreï Biely. Je ne crois pas à l’absolue nécessité des rimes, des césures, de la scansion classique. Elle est *datée* en français, elle ne l’est pas en russe. Je ne l’exclus pas non plus. Jouve ou Char n’y ont point eu recours, mais Guillevic — oui. Je crois plutôt à ce que Tynianov appelait le “resserrement de la langue du vers”. Qui retrouve la mystérieuse densité d’image, de *pensé* et de *vécu* qui fait la poésie n’aura rien trahi, n’en déplaît aux pédants armés de règles surannées. Pour oser traduire un poète, il faut avoir besoin de lui comme d’une planche de salut, une “planche de vivre” dirait Char. Ceci dit, il y a dans l’opération magique du transfert poétique d’une langue dans l’autre un jeu, une mutation, une transmutation qui ne doit pas exclure mais au contraire engendrer la *distance*. Distance fabuleuse entre deux langues, deux respirations étrangères l’une à l’autre. Le jeu de deux poésies reste un jeu. Nous n’aurons jamais Pouchkine en français. Mais ce jeu, c’est tout l’échange vital entre deux cultures. Il est à reprendre à chaque génération; il nourrit chaque génération. Puisse la nôtre avoir, à sa façon, son Pouchkine!

Satho TCHIMICHKIAN

Satho Tchimichkian-Jennergren, née en 1944. Agrégée de l’université, assistante de russe à l’UER de lettres de Haute-Normandie (Rouen).

Dans le domaine de la traduction, l’action l’emporte sur la théorie. Le traducteur est un agent dans les deux sens de ce terme, c’est-à-dire un être agissant et un intermédiaire: il agit pour le compte de l’artiste d’une part, pour celui du public d’autre part et à l’un comme à l’autre il doit rendre ses comptes; cette position est loin d’être une position privilégiée.

Le traducteur a parfois lui-même du mal à comprendre pourquoi il se passionne tant en accomplissant sa tâche méticuleuse: il essaie alors de se justifier ou de se consoler en se disant que son travail est nécessaire, qui sait, peut-être indispensable?

Vardan TCHIMICHKIAN

Vardan Tchimichkian, né le 9 octobre 1942 à Tallinn (Estonie). Habite en France depuis 1947. Bachelier de l’enseignement secondaire. Employé d’archives à la société ELF. Marié, un enfant. Prépare actuellement une traduction nouvelle de “Eugène Onéguine”.

De tous les arts, celui de la traduction poétique est le plus ingrat. Deux écueils guettent le traducteur. Le premier écueil, ce sont évidemment les faiblesses de sa traduction; sans même parler de rimes approximatives ou de césures douteuses, qui songerait à attribuer une image incongrue, une tournure un peu boiteuse, à l’auteur? On y verra une faute de goût ou même une absence de scrupules du traducteur. Cependant, si celui-ci parvient à éviter un nombre raisonnable de faiblesses, il échouera inévitablement sur le second écueil qui réside justement dans l’absence de ces faiblesses, ou, si l’on préfère, dans un résultat très bon, voire excellent: tous les mérites des tournures heureuses, des images brillantes, des pensées finement exprimées seront attribués au génie de l’auteur et non au talent du traducteur; et ceci sera tout particulièrement vrai des lecteurs ayant des connaissances suffisantes dans la langue de traduction et dans la langue traduite.

On imagine aisément que la traduction poétique n’est pas une affaire bien rémunérée. Mais le traducteur ne peut pas se consoler en se disant qu’il travaille “pour la gloire”: il ne peut, dans le meilleur des cas, que travailler à la gloire de l’auteur.

Rien ne l’empêche de considérer que c’est là un but digne de ses efforts. Mais en dehors de cela, il n’a qu’une ressource, celle de travailler pour le plaisir du lecteur... auquel il ne saurait manquer de donner un conseil: celui de ne jamais se dédier à la traduction poétique.

Robert VIVIER

Robert Vivier, né près de Liège en 1894, a été professeur de littératures française et italienne dans l’université de cette ville de 1929 à 1964; puis professeur associé à la Sorbonne

jusqu'en 1967. En 1950, il a succédé à Maurice Maeterlinck à l'Académie de langue et de littérature françaises de Belgique. Auteur de plusieurs ouvrages de critique et d'histoire littéraire, il a publié des romans et une douzaine de recueils de poésie, ainsi qu'une suite de traductions en vers de poètes de diverses langues, intitulée "Traditore" et précédée d'une introduction traitant du problème de la traduction des poètes. Il tient à répéter la phrase suivante de cette introduction: "Tout ce qui se rapporte à la poésie russe doit son existence même à Zénitta Tazieff-Vivier, qui aurait pu légitimement signer aussi bien que moi ces versions."

Pourquoi, demandera-t-on, s'astreindre à traduire en vers? Mieux vaudrait certes une bonne prose que des syllabes qui s'évertuent à se compter. L'ennui est que dans la bonne prose je ne retrouve plus les trésors du vers: la meilleure ne livre que le contenu du sens de la poésie et non la poésie elle-même, puisque celle-ci est une parole que valorise et parfois nuance jusque dans son sens une mesure. Même s'il est évident que le vers n'est pas toute la poésie d'un poème, le poème qui a été créé en vers et en partie par le vers risque fort, si on lui retire cette armure organique, de s'effondrer dans sa poussière de sens. Le vers est à la fois la solidité d'un tel poème, sa vibration vitale et l'attirant prestige qui l'isole du terne désordre de tout.

L'idéal pour un traducteur de poésie: récrire en français un poème de Pouchkine comme celui-ci l'aurait écrit s'il avait été un Français de 1830 tout en restant le Russe qu'il fut... Quadrature du cercle? Sans doute! Et pour résoudre un tel problème il n'y a pas de formule, mais dans chaque cas, pour chaque vers, une humble et longue quête.